

I

Un laborieux essor

Au-dessous de la ligne de partage des eaux, juste avant d'entrer dans le sillon rhodanien, à la hauteur de Villefranche-sur-Saône, se situe le territoire de Saint-Julien (martyr, patron du lieu). Il est formé d'un vallon et d'un plateau. Le bourg est au fond du vallon; le plateau incliné, montant vers les coteaux du Beaujolais, porte quelques hameaux dont celui de Châtenay.

C'est là que naquit le 12 juillet 1813 Claude Bernard, issu du peuple paysan.

Cinquante ans plus tard, décrivant la maison qu'il avait acquise – et non la ferme qui la jouxtait, où il vit le jour – il a décrit son paysage :

« J'habite sur les coteaux du Beaujolais qui font face à la Dombes. J'ai pour horizon les Alpes dont j'aperçois les cimes blanches quand le ciel est clair. En tout temps je vois se dérouler à deux lieues devant moi les prairies de la vallée de la Saône. Sur les coteaux où je demeure, je suis muré, à la lettre, dans des étendues sans bornes de vignes qui donneraient au pays un aspect monotone s'il n'était coupé par des vallées ombragées et par des ruisseaux qui descendent des montagnes vers la Saône. Ma maison, quoique située sur une hauteur, est comme un nid

de verdure, grâce à un petit bois qui l'ombrage sur la droite et à un verger qui s'y appuie sur la gauche, haute rareté dans un pays où l'on défriche même les buissons pour planter de la vigne. »

LA VIE D'ENFANT

Son père, Jean-François Bernard, fils d'un autre Claude, était d'une campagne voisine, du côté de Beaujeu. En novembre 1807, il épousa Jeanne Sautier, native de Châtenay. Ce mariage détermine son changement de résidence. Habitant chez sa belle-mère, là même où naquit le petit, il se trouva possesseur de deux « vigneronnages » (terme qui signifie à la fois « mode de culture de la vigne », usité dans le Beaujolais, et « bien-fonds régi par contrat »). Malheureusement la viticulture n'allait pas lui suffire : il se livra au commerce du vin. Or, après l'effondrement de l'Empire et l'invasion du territoire, son entreprise périclita et une banqueroute entraîna de lourdes dettes (que longtemps après la piété filiale de Claude acquitta peu à peu). Un essai de sériciculture n'arrangea rien et Jean-François dut se résigner à vivoter en changeant d'existence : il se fit instituteur et sut grouper à Châtenay une vingtaine d'enfants auxquels il enseignait les rudiments du français et de l'arithmétique. Voilà sans doute qui ne fut pas étranger à la promotion de son fils.

Le ménage eut un second enfant, une fille, en

1829, dénommée Antoinette qui demeura campagnarde. Jean-François mourut en 1847, vingt ans avant sa femme sans connaître, comme elle, l'ascension de leur fils et sa célébrité.

Ce petit Claude (dit Iode en patois local), comment va-t-il s'élever pour sortir du terroir? Dans la mosaïque de son intelligence insigne, quoique encore en jachère, discerne-t-on, derrière ce regard calme, la puissance de l'*observation* et la soif d'apprendre, d'évoquer, de décrire?... ces dons extrêmes qui un jour le presseront à détailler tout ce qu'il a noté d'un œil sûr... ainsi, sur sa terre natale, les roses et les pervenches, ses fleurs de prédilection :

« Elles forment le contraste le plus facile à saisir. L'une, merveille de la nature, dont elle ne s'écarte jamais, reste invariable dans la simplicité de sa forme et dans la pureté de sa couleur. Elle reflète l'azur des cieux et ouvre largement le limbe de sa corolle pour laisser voir jusqu'au fond du calice. L'autre, chef-d'œuvre de l'art, étale, dans ses variétés infimes, les richesses de tons les plus suaves et, de sa corolle, dont les pétales sont mille et mille fois repliés pour cacher ses épines, elle exhale les parfums les plus exquis et les plus enivrants. »

Pour l'heure ses sens éveillés collectent les fruits de l'ambiance. Il promène son regard sur son premier univers : la salle commune, la table à pétrin, la haute pendule, les longs bancs de noyer, l'âtre noir dans la grande cheminée. Il flaire les senteurs de fromage de chèvre, de saucisson, de châtaignes grillées, de vin nouveau. Et franchissant la porte il devient un galopin des champs, sillons et chemins creux. Des chaumières

aux tuiles rondes, tapissées de jubarbes, s'étagent sur des collines bleuâtres. Il en connaît les noms. Il sait dans quels ruisseaux se trouvent les écrevisses, sur quels arbres grimper, comment opérer la taille des sarments. Et il sent sur tout cela la draperie des nuées, les chevaux blancs des nuages, la passée permanente, la pâte sans cesse pétrie des ciels et des saisons qui colorent la vigne, du vert tendre printanier au rouge sang de l'automne.

Fertilité des anciens souvenirs et richesse du passé... Des liens affectifs serrés l'attacheront à ce pays où il reviendra chaque été, où il s'évadera quand il n'en peut plus (« Ah! Fuyons Paris, allons dans ma campagne »...), où un certain automne il écrira... *l'Introduction*.

Cependant, au temps de son enfance, une sourde passion le porte à jouer ailleurs son destin. Non, il ne sera pas paysan. Une aspiration, une quête confuse, une implacable curiosité, un besoin d'exprimer animent cette nature pensive. Vers l'école. Vers la ville, cette grande ville, au sud... Lyon, vraie capitale, toute proche.

LES AMBITIONS D'UN ADOLESCENT

C'est M. le curé qui remarque chez le petit écolier des qualités fort peu soupçonnées. Car il n'a rien d'un enfant prodige. Il sait tout juste lire quand on l'initie au latin pour lui faire servir la messe. Pourtant

l'abbé le fait accueillir gratuitement au collège de Villefranche, établi dans l'ancien couvent de la Visitation. Sans doute a-t-il séduit par sa taille élevée, la noblesse d'un front vaste, la douceur de ses yeux qui soudain laisse filtrer l'acuité de son regard, une bouche finement ourlée dans l'ovale du visage... et une humeur tranquille préservant la finesse d'une sensibilité résolument secrète.

A Villefranche puis à Thoissey il apprend, en élève moyen, le français, beaucoup de latin, des rudiments d'histoire et de géographie, l'arithmétique, pas de mathématique, nulle physique ni chimie, aucune histoire naturelle (seulement cueillie par bribes, sur le terrain). Bref c'est un bagage littéraire – sans langues vivantes – qui lui est dispensé. Rien de ce qui sera son futur et véritable domaine.

Aussi étanche-t-il sa soif de découvrir dans les provinces de l'imagination. Lisant sans cesse des romans d'aventures et des récits historiques dont la mode est venue d'Angleterre il éprouve peu à peu le besoin d'un épanchement lyrique; en tout cas de noter. On trouve dans un cahier intitulé : « *Perspective. Morceaux choisis différents* » des jugements de Nicolas Poussin sur la peinture et les conceptions de Fresnel sur la lumière... Pensait-il devenir – non pas peintre, car il n'est pas doué, mais critique d'art? En fait, c'est l'art littéraire qui l'attire le plus, à travers ces *Émaux et Camées* de Théophile Gautier et bien sûr le drame romantique.

Été 1831, il a dix-huit ans. Ses humanités sont accomplies (toutefois non sanctionnées par un bac-

calauréat). Que va-t-il faire? Une carrière d'écrivain, dans sa fougue romantique?... C'est bien inaccessible et peu sage. Sa raison filiale commande plutôt de décharger sa famille et d'apprendre un métier. Précisément, un de ses condisciples de Villefranche vient de se placer chez M. Millet, pharmacien à Vaise, faubourg de Lyon. Il sollicite le même emploi et, à titre d'élève, il se trouve agréé. Il prend ses fonctions le 2 janvier 1832. Quittant Saint-Julien il s'établit chez son patron sans trop d'affliction. Sans déception?... Apprenti potard, est-ce bien sa voie? On verra bien. Voilà du moins qui le rapproche de Lyon, la grande ville.

Imaginons le jeune Claude Bernard dans les aubes d'hiver et l'indigence d'une morne banlieue. Avec son compagnon Benoît Blanc, il loge au-dessus de l'officine mais doit avant le jour balayer la boutique et rincer alambics, mortiers et cornues. L'excédent des poudres, pulpes, extraits, sirops ira entretenir la *thériaque*, cet électuaire fourre-tout dont les vertus curatives sont vantées par M. Millet, sous-Homais suffisant... Et qu'agace le placide scepticisme de son élève; car celui-ci ne peut admettre que l'art de guérir soit aussi hasardeux et vulgaire.

Pauvre de lui. Plus que d'être aperçu un balai à la main par les voyageurs de la diligence, plus que ses tâches de saute-ruisseau livreur, c'est la niaiserie, la routine, la médiocrité du docte apothicaire qui à la longue vont meurtrir l'amour-propre de Monsieur Claude... Hé oui, l'élégance de ses manières, sa parole mesurée, sa taille aussi (1,84 mètre) font qu'on l'appelle Monsieur Claude.